

# PROSPECTION DES SITES NÉOLITHIQUES ET POSTNÉOLITHIQUES AU DIAMARE (NORD-CAMEROUN) :

## RÉSULTATS ET PROPOSITIONS DE RECHERCHES

Alain MARLIAC  
*Archéologue O.R.S.T.O.M.*

### RÉSUMÉ

*Une prospection régionale par photographies aériennes, cartes topographiques, examen de terrain et recherches toponymiques a abouti à dresser une carte provisoire des établissements néolithiques et postnéolithiques d'une partie du Diamaré, au Cameroun. Cette première cartographie à 1/200 000 a permis de programmer une campagne de fouilles en transect qui précisera réellement — à un niveau de généralité donné — les unités chronoculturelles de cette région, unités à relier aux connaissances déjà établies au Cameroun du Nord.*

### ABSTRACT

*A regional survey based on aerial photographs, topographic maps, field-work reconnaissance and toponymy, allowed the drawing of a provisional map of neolithic and post-neolithic settlements in a part of Diamaré department of Cameroon Republic. This first sketch permitted to plan a programme of excavations in latitude so as to precise actually—at a given level of generality—the chrono-cultural units to be linked with the already established archaeological data in Northern Cameroon.*

Nous aimerions exposer ici comment, à partir de recherches ponctuelles débutées après une prospection extensive dont la stratégie était surtout fondée sur l'utilisation d'indices très divers (MARLIAC, 1972 et 1973), on a pu passer à une recherche thématique et à une prospective.

#### I. État des recherches et méthodologie

Région mal connue en 1967, le Cameroun du Nord — du parallèle 12 au parallèle 8 — est encore loin d'atteindre le niveau voulu pour une synthèse réelle car si certaines recherches y ont été menées avant 1967 (LEBGEUF, 1962 et GAUTHIER, 1963), puis ensuite de 1968 à 1973 (MARLIAC, 1973 et DAVID, 1973), elles restèrent néanmoins, même lorsqu'elles furent approfondies, sans lien thématique.

L'abondance des sites relevant des périodes subactuelles, protohistoriques (Age du fer) et néolithiques n'a rien de surprenant. Elle explique

certainement que l'effort archéologique se soit davantage porté sur elles que sur les périodes paléolithiques plus difficiles à saisir (MARLIAC, 1978).

Au-delà, cependant, une préoccupation ethno-historique est très nettement perceptible, qu'il s'agisse d'histoire ethnique, d'histoire des migrations ou de la dynamique des ethnies. Cette préoccupation est en harmonie, d'ailleurs, avec le besoin national d'une histoire correctement fondée et aussi avec les questions générales très actuelles sur l'histoire précoloniale, protohistorique et même sur la préhistoire du Sahel de l'Afrique Occidentale et Centrale (GABEL et BENNET, 1967).

Il semble qu'aujourd'hui on puisse constater la convergence des différentes problématiques envisagées. En effet, si chacun de ces programmes archéologiques avait son thème propre, soit qu'il approfondît l'histoire d'une ethnie (GAUTHIER, 1963), soit qu'il tentât d'établir des types de peuplements

protohistoriques (LEBŒUF, 1962) — soit encore qu'il abordât le terrain sans orientation préalable (MARLIAC, 1972) ou avec une définition régionale étroite (DAVID, 1973) — tous, par les résultats obtenus, même partiels, ont rendu la concertation impérative. Chaque type de recherche s'est trouvé confronté en effet avec la question de la définition des cultures dans les deux disciplines concernées : l'ethnologie et la préhistoire (ou paléoethnologie); car, concrètement, ce qui importe le plus est de savoir ce que sont devenus les peuples dont nous trouvons la trace et comment se sont formés ceux que nous observons aujourd'hui. Existe-t-il un lien entre les deux et, dans l'affirmative, lequel et comment l'éclaircir ?

L'ethnologie est attentive à l'histoire de son objet reconnu comme une entité, par exemple : les Foulbé, les Fali, les Giziga... et débouche sur le difficile problème de la définition diachronique de cette entité : peuple, nation, ethnie ? Selon le terme l'anthropologie fera référence à un stade d'organisation sociale plus ou moins poussé et plus ou moins rigide (MARLIAC, 1979) et nous pouvons poser qu'il est méthodologiquement plus prudent d'aborder cette entité d'une façon large (ethnie) qui permette d'envisager l'objet au-delà de ses caractéristiques politiques plus ou moins particulières, donc de le saisir sur un temps plus profond et sur un espace plus large. A ce niveau, l'étude ethnologique consisterait donc à exposer les constituants de l'objet en question depuis la culture matérielle jusqu'à la religion. L'archéologie préhistorique, de son côté, reconstitue des cultures au sens d'associations datées dans le temps et l'espace de traits culturels relevant presque tous de la culture matérielle.

Si une comparaison peut se tenter entre une culture actuelle et une culture préhistorique, il semble que ce soit par les seules parties conservées et comparables qu'elle pourra être faite (MARLIAC, 1979), à savoir, au plan pratique : ensembles lithiques, céramiques, métallurgiques, les techniques d'habitat, la typologie de ces ensembles et leurs associations spatiales réelles ou déduites. Une politique d'inventaires archéologiques et ethnologiques serait donc à préconiser.

A ce jour, les inventaires ethnologiques de la culture matérielle sont bien rares pour la région Nord du pays. Les inventaires archéologiques restent insuffisants, soit qu'ils souffrent de déficiences (incomplets, mal situés dans le temps et l'espace ou non publiés...) soit que, même bien constitués,

ils ne représentent qu'une infime partie de la région et que, par conséquent, ils n'autorisent pas des hypothèses suffisamment fondées pour engager de nouveaux travaux plus précis. La coordination interdisciplinaire, si elle apparaissait, pourrait donc s'établir :

— 1<sup>o</sup> sur la constitution d'inventaires uniformisés de la culture matérielle actuelle et subactuelle;

— 2<sup>o</sup> sur la constitution d'inventaires archéologiques uniformisés selon les mêmes critères et par conséquent sur de nouvelles campagnes archéologiques en fonction de l'acquis;

— 3<sup>o</sup> sur l'expression cartographique de tels inventaires.

## II. Orientation et thème

Pour notre part, la stratégie de recherche dont nous avons exposé ailleurs les grandes lignes (MARLIAC, 1972) fut plus un arsenal de tactiques — c'est-à-dire l'utilisation plus ou moins concertée d'indices très divers en fonction de la réponse du terrain, visant à couvrir le plus de territoire possible dans la région (du parallèle 11 au parallèle 9) — qu'un plan préétabli et poursuivi sans digressions.

Cette orientation, probablement discutable puisque des collègues ont tenté une approche plus orientée, a néanmoins permis :

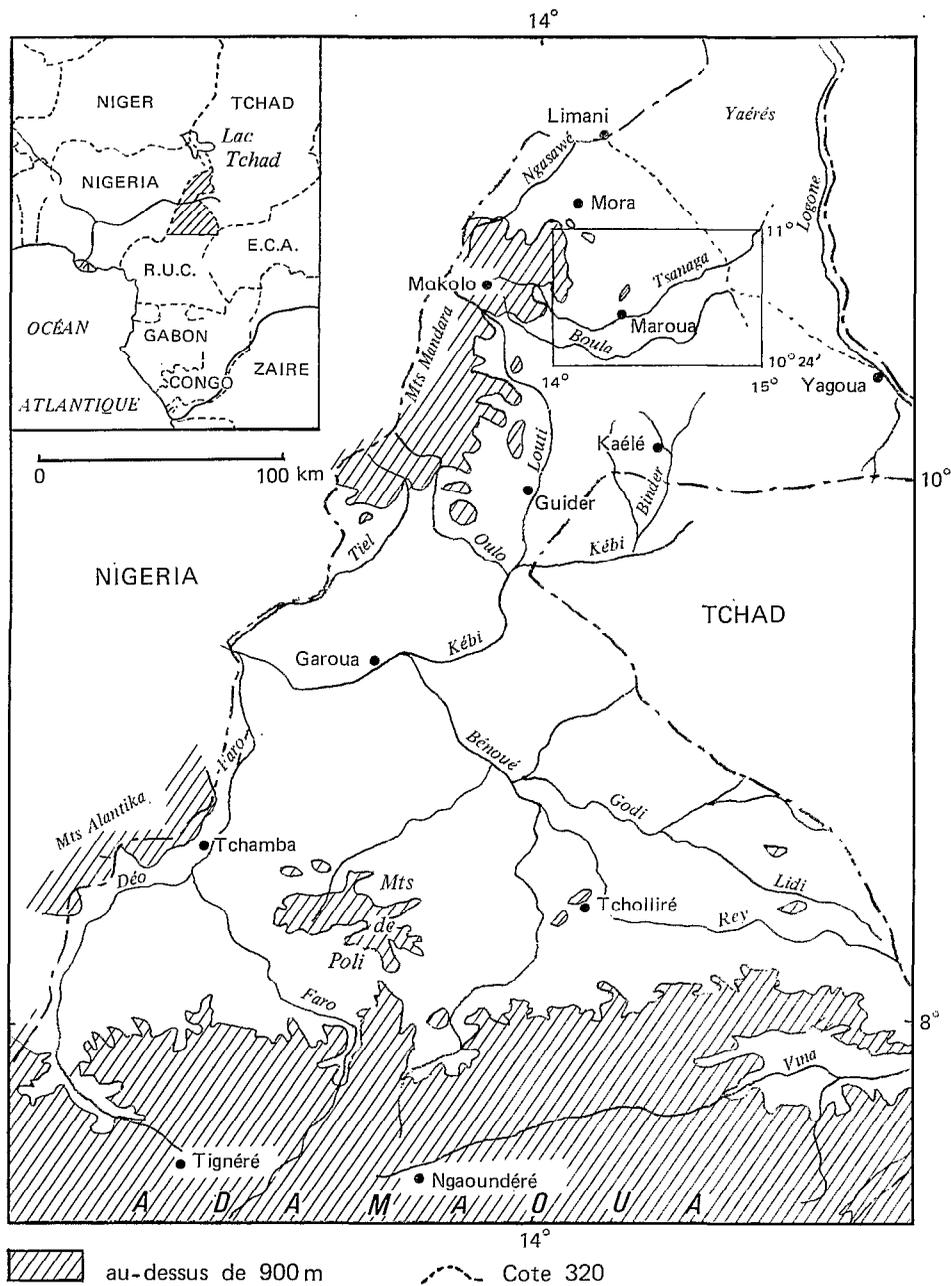
1<sup>o</sup> de définir plus concrètement des projets rentables pour la recherche paléolithique (MARLIAC, et GAUVAUD, 1975);

2<sup>o</sup> de définir encore plus précisément et matériellement des programmes de recherches pour le néolithique et l'Age du fer.

Le choix préférentiel de la deuxième orientation ne s'est pas effectué dans le vide ni uniquement à cause de la bonne représentation de ces périodes, mais en relation avec les recherches précédemment évoquées et la nécessité de donner à l'histoire de cette partie du Cameroun une assise acceptable.

En effet, à l'époque où nous approchions notre nouvelle orientation, eut lieu à Paris un colloque où « l'histoire des civilisations du Cameroun » était établie sur les matériaux collectés et les rares sources écrites existantes (TARDITS, 1973). Il s'avéra que, d'une part, les anthropologues, sauf rares exceptions, tendaient à négliger les témoignages matériels (1) et que, d'autre part, les archéologues penchés sur les périodes subactuelles ne définis-

(1) Et les ont-ils, au moins, signalés dans leurs carnets ? Certains (JUILLERAT B., de GARINE L., MARTIN J.-Y.) y font quand même allusion et perçoivent leur pertinence...

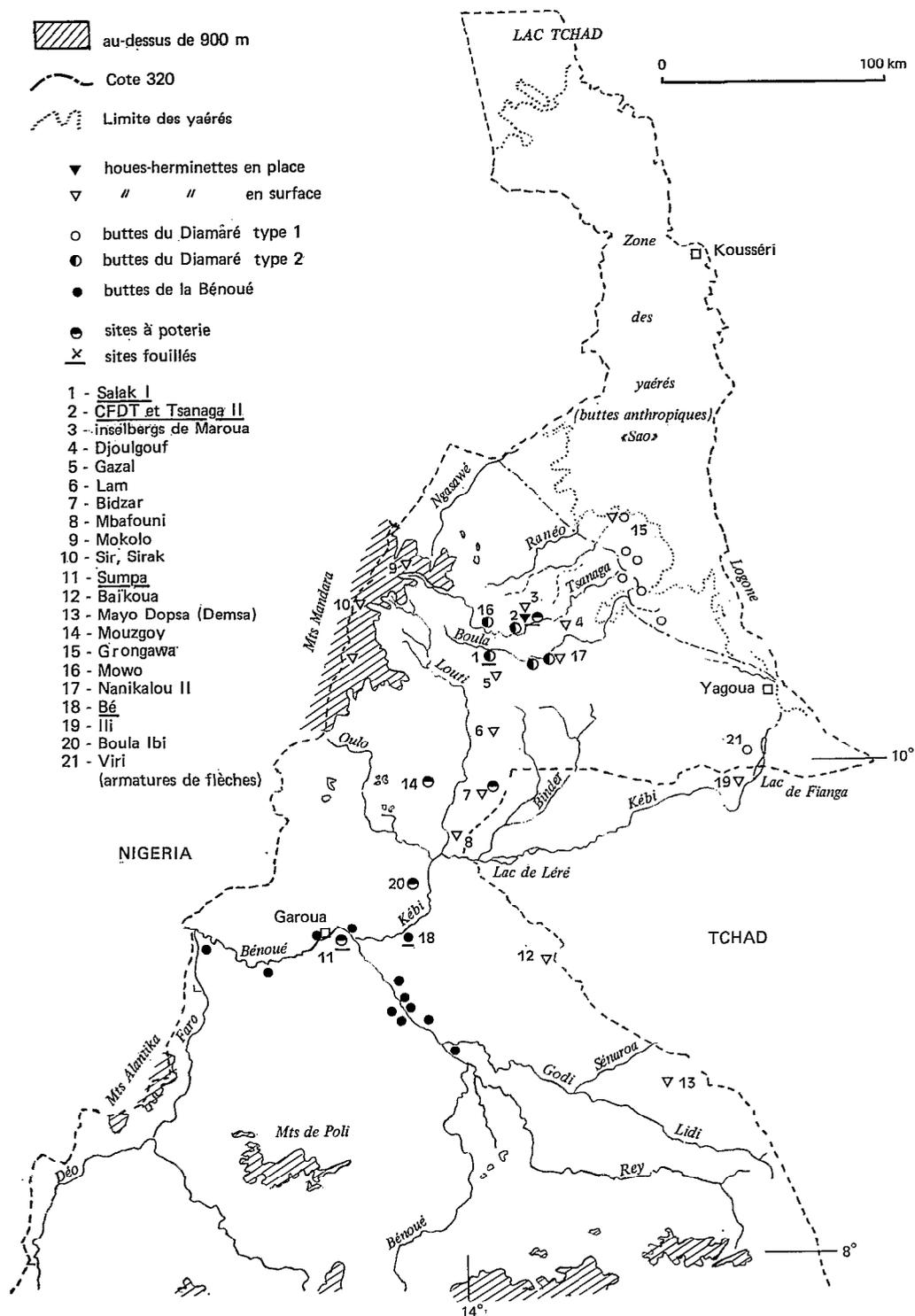


Carte 1. — Situation de la région étudiée.

saient des « cultures » que sur ces témoignages. Un malentendu semblait donc régner sur ce qu'il convient de relever et d'étudier pour comparer et déduire (MARLIAC, 1979). Sur quelques points du territoire, cependant, les résultats pouvaient se comparer, même en l'attente de nouveaux travaux

(pays Fali, par exemple, et vallée de la Bénoué; cf. GAUTHIER, 1969 et DAVID *in* TARDITS, 1973).

Il nous parut alors nécessaire de diriger nos travaux vers la constitution des inventaires de la culture matérielle préhistorique par la prospection d'un milieu pertinent, par des fouilles placées



Carte 2. — Néolithique et post-néolithique au Cameroun septentrional

correctement dans ce milieu, et de viser dans un premier temps la répartition dans l'espace des cultures définies par l'échantillonnage et la fouille.

Il nous semble en effet que, par ce moyen, on obtiendrait un cadre aux lignes acceptables permettant le choix éclairé de nouvelles orientations. De cette façon, nous avons le sentiment à la fois de nous insérer dans l'ensemble des recherches anthropologiques en cours et de répondre aux préoccupations très actuelles au sujet des cultures traditionnelles de l'Afrique Noire. Enfin, la prise en compte du milieu externe d'un lointain passé nous paraissait répondre aux angoisses de l'Africain moderne face à l'aridification de son cadre naturel de vie.

### III. Résultats de la prospection générale

Des premières campagnes, dont la problématique fut exposée en 1973 (MARLIAC, 1973) et en 1975 (MARLIAC, 1972 et 1973), ont pu synthétiser les résultats comme suit :

1° ATELIERS DE TAILLE DE LA PLAINE DE MAROUA : site *CFDT*, site *Tsanaga II* provisoirement datés de 230 PC (1) et qui représenteraient un Néolithique final et/ou tardif, à la condition que la datation soit acceptée, ce qui semble encore prématuré compte tenu des conditions de gisement (lentilles sableuses perméables au sein d'argiles durcies (2) impénétrables pour l'eau) (3).

Ce Néolithique à haches et herminettes-houes taillées possède quelques rares objets de fer et d'os. Le matériau de taille (roche verte) provient des inselberg cités ci-après.

2° ATELIERS DE TAILLE DES INSELBERGS DE MAROUA : sites *hosséré Maroua*, *hosséré Mirjinré*, *hosséré Makahai* (MARLIAC, 1973), non datés ainsi que celui de *l'hosséré Djoundé*. Placés sur les sources mêmes du meilleur matériau de taille de la région (roche verte), ces ateliers livrent, à côté des déchets de taille, des haches-houes-herminettes semblables à celles collectées en plaine (carte 3).

3° HACHES-HOUES TAILLÉES OU SEMI-POLIES DÉCOUVERTES DANS TOUT LE DÉPARTEMENT DU DIAMARÉ ET AU-DELÀ (départements du Marghi-Wandala, du Logone-et-Chari, et Bénoué-Guider (cartes 2, 3 et 4, photo 6). Assez curieusement, si les sites de Maroua (plaine et inselbergs) n'ont fourni presque

aucune pièce polie, les objets découverts ailleurs sont polis, en grande majorité.

A l'intérieur de ce groupe (cf. carte 2) les morphologies sont aussi différentes des morphologies étudiées à Maroua et différentes entre elles (photo 6).

On ne peut, pour le moment, sans analyse pétrographique fine et sans étude typologique *sur des nombres suffisants* regrouper définitivement tout ce qui est trouvé poli (et presque toujours en surface) comme relevant globalement du « Néolithique ».

Ces premières indications laissent donc penser à des cultures différentes ainsi qu'à de possibles liaisons techno-économiques entre divers groupes plus ou moins contemporains.

4° BUTTES ANTHROPIQUES DE LA PLAINE DU DIAMARÉ, déjà repérées par les pédologues de l'O.R.S.T.O.M. (MARTIN D., 1963 et SÉGALEN, 1962). Site de *Yakang* : tessons de poterie et ossements à proximité d'une butte.

5° BUTTES ANTHROPIQUES DE LA PLAINE DU TCHAD. Site de *Grongawa* : tessons de poterie et une hache polie en roche verte, en place (4).

Ces buttes, très nombreuses, ont été regroupées par J.-P. LEBEUF sous le terme de « civilisation Sao » (cf. *infra*).

### IV. Orientations : cadre théorique et cadre géographique

Ces découvertes, de poids et d'importance très variés, cataloguées en 1973 (MARLIAC, 1973) devaient être reprises dans un cadre géographique plus vaste et un cadre théorique à la fois plus large et plus profond.

Le problème général de l'ethnohistoire, souligné plus haut, appliqué aux civilisations du Cameroun septentrional était le cadre théorique. Il fallait à la fois définir les cultures préhistoriques de notre région (point de vue d'archéologue) et se diriger vers leur possible connexion avec les cultures actuelles (point de vue d'ethno-archéologue). Dans cette optique le travail ethnologique de J.-G. GAUTHIER nous apparaissait la seule tentative ethno-archéologique puisqu'il s'est assez nettement appuyé sur des comparaisons de séries de traits matériels.

Agrandir le cadre géographique signifiait :

1° que nous remplissions un vide dans l'espace (carte 2) ce qui permettrait peut-être aux ethno-

(1) Radiocarbone Gif 2232 : 1720 ± 90 BP.

(2) Classés sols planiques, ces argiles ne se fissurent pas, à l'opposé des vertisols et donnent un paysage de plaques à peine herbeuses et presque sans arbres : les *hardés* (cf. plus loin).

(3) Trois datations TL (Univ. of Pennsylvania) placeraient ce site encore bien plus tard, mais, là encore, les problèmes de circulation d'eau dans le sol ont pu jouer durant la période d'enfouissement (ATKIN, 1974).

(4) Collectée par B. TILLEMENT et non communiquée à l'auteur.

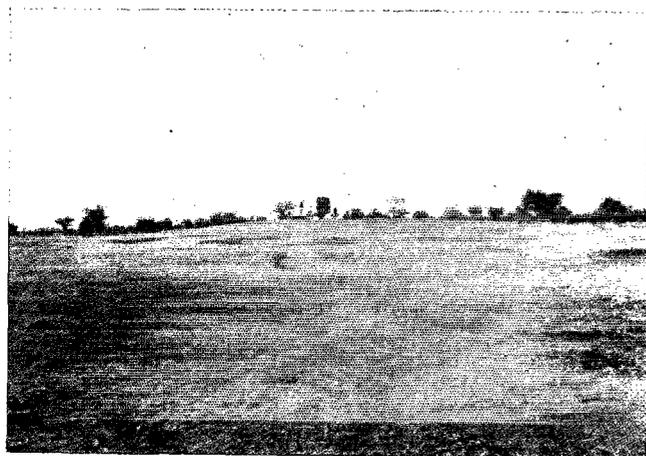


Photo 1. — Vue générale d'une butte intermédiaire type 1/  
type 2 - djiddéro Saoudjo.

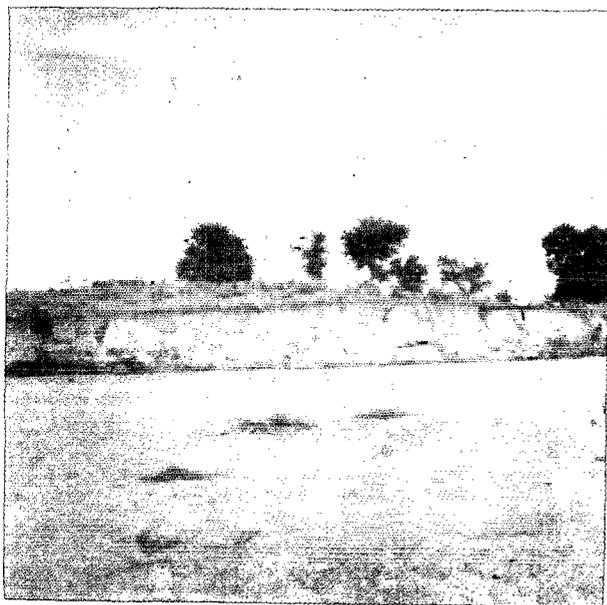
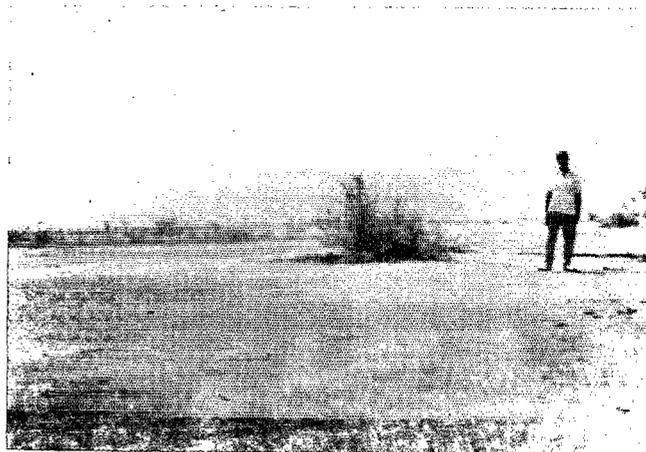
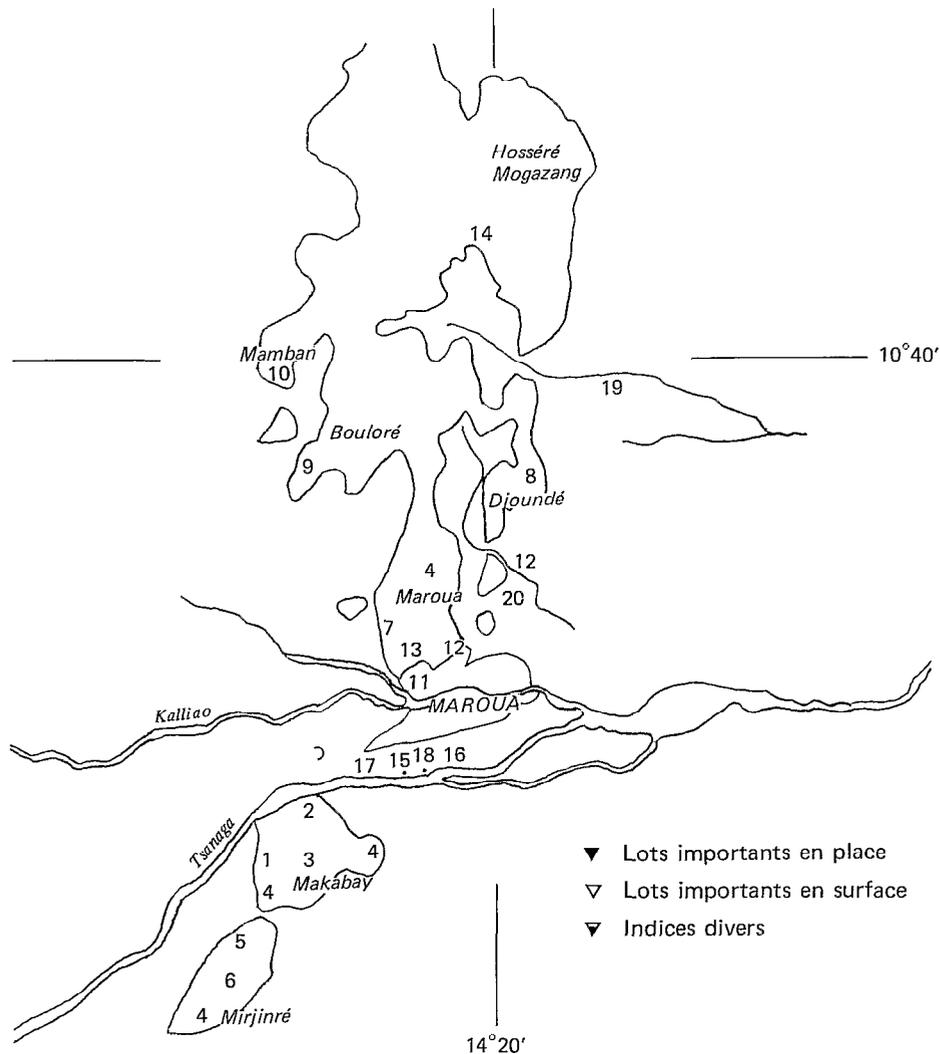


Photo 2. — Vue de deux buttes de type 2 : a. Salak I vue du lit du mayo Boula ; b. Mowo vue du lit du mayo Tsanaga.

Photo 3. — Vue du hardé de Tsanaga.





- |  |                                   |                                    |
|--|-----------------------------------|------------------------------------|
| 1 - Hosséré Makabay ▼<br>Makabay 68 ▼  | 7 - Missinguilé 68, 68 I, 68 II ▼ | 15 - Tsanaga ▼                     |
| 2 - Mak 68 Ia, Ib, ▼<br>68 II 68 III ▼ | 8 - Djoundé ▼                     | 16 - Tsa. 68 I ▼                   |
| 3 - Mak 68 IV ▼                        | 9 - Bouloré ▼                     | 17 - Tsa. 68 II e,<br>II b, II g ▼ |
| 4 - Hosséré Makabay ▼                  | 10 - Mamban ▼                     | F. 68 ▼                            |
| 5 - Mirdjinré ▼ Mir 68 ▼               | 11 - Hosséré Maroua ▼             | 18 - CFDT ▼                        |
| 6 - Mir. II 69 ▼                       | 12 - " " ▼                        | 19 - Gayak ▼                       |
|  | 13 - Mar. 68 II, 68 III ▼         | 20 - Mayo Ibé ▼                    |
|  | 14 - Mogazang ▼                   |                                    |

Carte 3. — Lots d'objets lithiques collectés aux alentours de Maroua.

archéologues travaillant plus au sud et plus au nord d'avancer des affirmations plus sûres;

2° que nous tentions d'approcher et de définir des cultures en les cernant d'emblée comme des entités aussi bien spatiales que temporelles.

Ce besoin d'étendue nous a paru difficile à satisfaire, certes, mais adapté aux demandes de nos collègues ethnologues ou géographes qui dessinent sur des cartes les contours de leur sujet. Les problèmes posés restent alors : la stratégie à choisir pour posi-

tionner dans le temps les ensembles culturels ainsi contournés, c'est-à-dire : quels échantillons faut-il choisir dans l'espace ? Et le niveau de signification des résultats de cette stratégie.

Ensuite, le cadre géographique se devait :

1<sup>o</sup> d'aller jusqu'à la Bénoué où un important semis de buttes anthropiques de l'Age du fer avait été découvert et placé du VI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, et de s'étendre à la région de Pouss où le Logone exhume des sites à poterie (DAVID, 1973) (1);

2<sup>o</sup> de considérer, au nord de notre zone, ce que J.-P. LEBEUF appelle « les Sao » et qu'il place en continuité avec les actuels Kotoko (LEBEUF, 1962). La cartographie de ces sites (LEBEUF, 1969) vient juxter notre région sur le parallèle 11.

### V. Méthode de travail : préparation et terrain

Une nouvelle stratégie fut donc arrêtée de recherche systématique des sites néolithique et post-néolithiques, en fonction des premières réponses citées plus haut :

— recherche d'habitats particuliers : buttes et témoins indirects (végétation);

— recherche de paysages particuliers : sols stériles, buttes, bords de rivières, lits fossiles, végétations dégradées ou allogènes;

— recherche de matières premières : la plupart des objets recherchés ayant été taillés sur roches volcaniques et métamorphiques (roches vertes le plus souvent) les pointements de ce matériau, assez rares dans un ensemble granites-pénéplaine-inselberg, devaient être repérés;

— recherche de structures au sol : les fonds de cases, anciens murs, enceintes diverses, canaux, fosses, ou leurs témoins indirects (végétation, paysages);

— expression cartographique.

La méthode découlant de tels objectifs utilisa diverses techniques bien connues des archéologues :

1<sup>o</sup> *Examens des photos aériennes existantes au Cameroun.* Dès aujourd'hui une première série à 1/20 000 (photo 4) a été examinée (2). Les observations furent en partie vérifiées sur le terrain et la carte 4 en donne le résultat symbolisé. Même à l'échelle du 1/20 000 la recherche présentait des difficultés pour tout un ensemble de sites cependant vérifiés au sol. Il fallait des traces assez nettes pour

repérer les sites sans risque d'erreur. La réalisation de quelques photos obliques n'a pu se faire, malgré nos demandes.

2<sup>o</sup> *Recherches toponymiques.* Ce type d'investigations, passionnant par les ouvertures qu'il offre à l'imagination, est rendu périlleux par plusieurs facteurs locaux :

— un grand nombre de langues sont parlées dans cette région : giziga, toupouri, moundang, mofu, guidar... (sans entrer dans les différences à l'intérieur de ces grands groupes) et il est impossible d'en dominer plusieurs. On peut envisager, à la rigueur, d'utiliser un informateur bilingue ou trilingue (ce qui n'est pas rare) et de le former à la recherche des termes qui nous intéressent. Mais comment savoir, à l'avance, si tel ou tel terme est significatif pour notre propos ? A ce sujet, une lecture des exposés du colloque dirigé par G. TARDITS (1973) donne un aperçu des origines des toponymes, de leur persistance intéressante pour l'histoire ethnique, comme des précautions indispensables à leur utilisation : termes d'une langue disparue, noms de clans, etc. L'exemple de ceux que nous avons utilisés sera explicatif sur ce point.

Le foulfouldé, ou peul du Cameroun (NOYE, 1970) qui sert de **lingua franca** dans toute la région a tendance à recouvrir les noms de lieux (remplacement, peulisation, traduction). Il est, par lui-même, indicatif comme nous le verrons plus loin, mais a pu aussi balayer des toponymes indicateurs pour nos recherches.

#### Exemples de remplacements :

Hosséré Bidzar = Wuapuzé (nom de cette montagne en guidar) (montagne de Bidzar)

Bidzar : lecture peule et française

Bižā : lecture guidar

Le français visible sur les cartes topographiques transcrit de très nombreuses erreurs dues à la méconnaissance par le topographe de la langue des locuteurs, méconnaissance qui donne des transcriptions fantaisistes :

*peul* : Ngas/Kafaourou = Ngaska/fowru, trou de la hyène.

*peul* : mayo Dopsa = Mayo Ndumsa (rivière du cob onctueux).

*peul* : mayo Lidi = mayo liddi (rivière des poissons).

(1) De plus, ce travail se préoccupait pareillement de raccorder, autant que faire se pourrait, les cultures préhistoriques définies aux cultures actuelles et subactuelles.

(2) Réf. I.G.N. AE 1961-62, 194/200, disponible au CGN-ONAREST, Yaoundé.

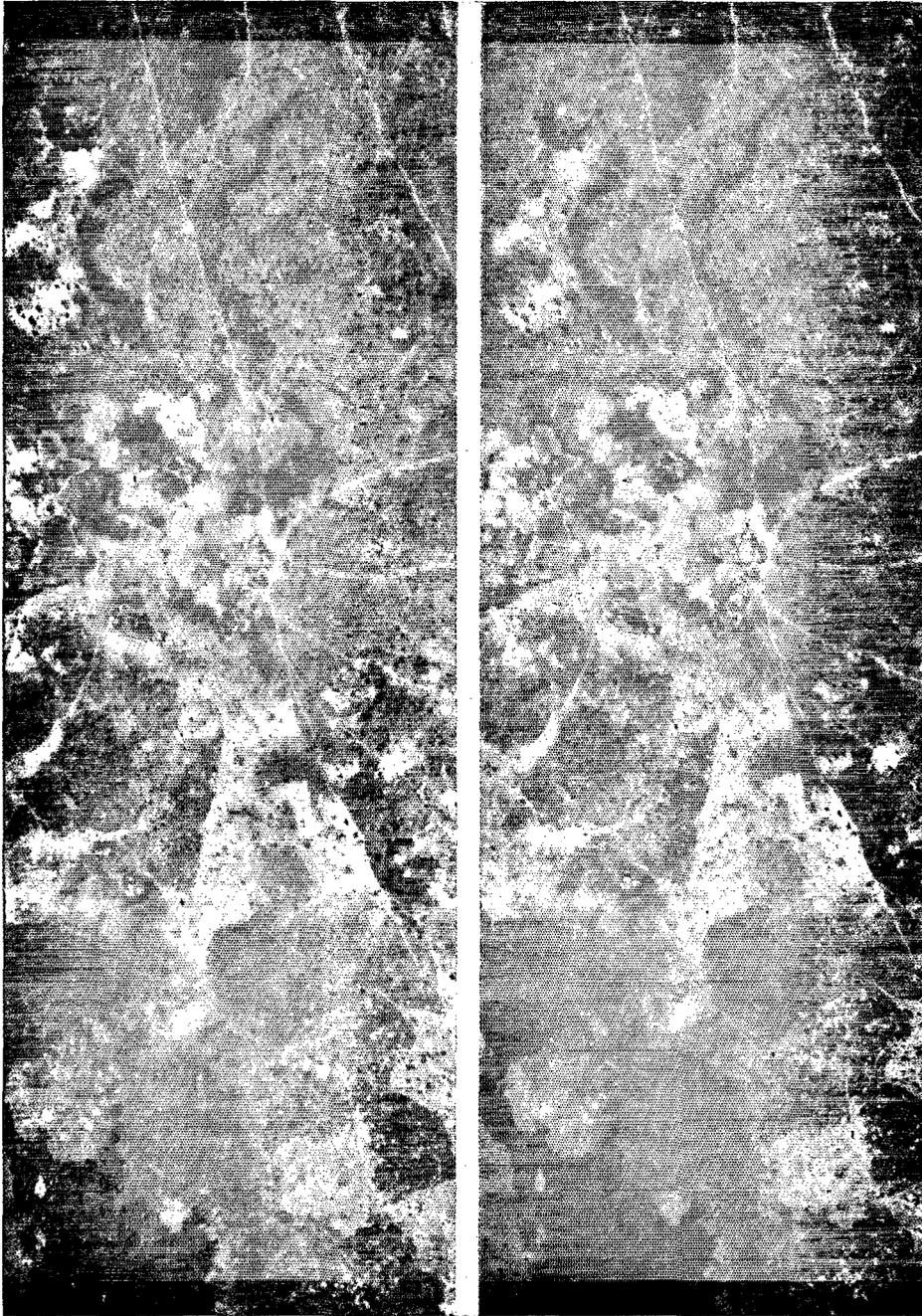


Photo 4. — Vue aérienne du site de Kayam (utiliser un stéréoscope), butte de type I. N° 020-021. Mission AE 194-200.

Cette méconnaissance est en même temps une « surdité » à des sons particuliers et une « incompréhension » de l'explication de l'informateur, parfois improvisé. Ce qui donne des noms de lieux qui n'existent pas... comme *rufta lesdi*, le topographe

ayant pris comme dénomination de lieu deux mots qui signifiaient « jette la terre »!

Notre propre enquête toponymique est née au confluent de notre connaissance du terrain (paysage, fouilles, sols, flore) et de ce que nous avons pu

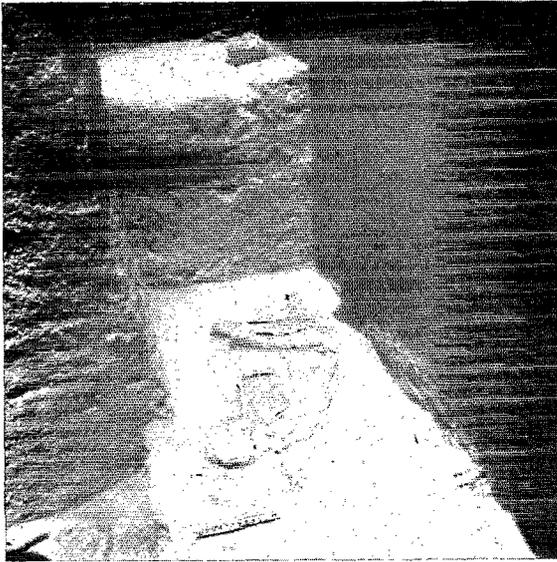
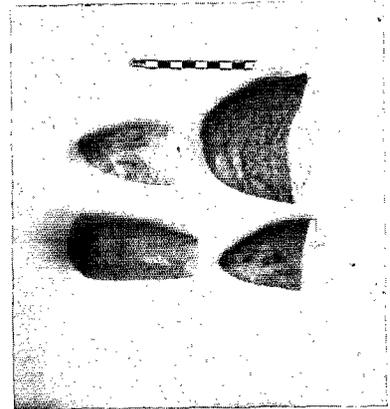


Photo 5. — Sépulture du site de Salak I.

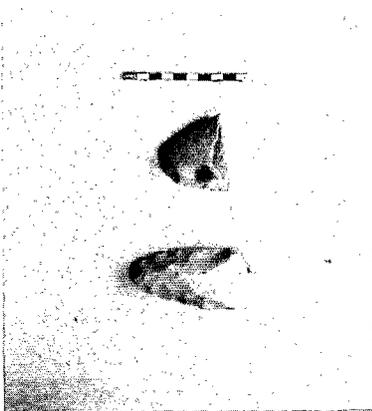


6 a.



6 b.

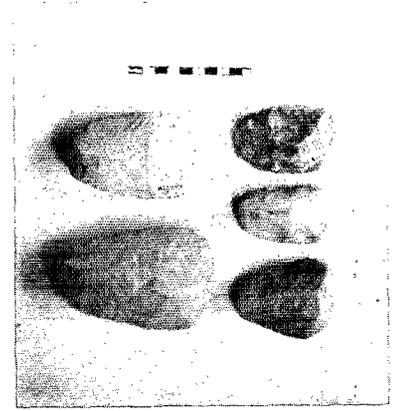
Photo 6. — Objets lithiques divers du Diamaré, de l'arrondissement de Guider et du Marghi Wandala : a. Bidzar ; b. Gazal ; c. Mijivin et Nanikalou II ; d. Sirak et Roumzou ; e. Bouloré.



6 c.



6 d.



6 e.

recueillir comme éléments linguistiques durant nos campagnes archéologiques.

S'il est envisageable, pour une enquête linguistique orientée vers la recherche historique, de préparer des questionnaires (mots de base, noms de lieux, mots particuliers...) de les comparer, quitte à améliorer ensuite, il est peu rentable, croyons-nous, pour l'archéologue découvrant son terrain et les langues qui s'y parlent, de le faire d'emblée. Il lui est nécessaire auparavant, s'il le peut, de se faire une idée, par exemple, des modes de présentation des sites dans le paysage, des légendes locales ou régionales, des croyances et de voir quelle connexion il peut y avoir entre ces sites, ces légendes et les noms qui leur sont appliqués (compte tenu des difficultés particulières exposées plus haut). Nous verrons plus loin qu'une enquête prenant, par exemple, « pierre debout », « table des fées », « trou du géant », « pierres de foudre » etc. comme mots de départ aurait eu peu de succès (dans l'état actuel de nos connaissances des langues, légendes et témoins préhistoriques...).

3° Les deux techniques de recherche se recoupent et se complètent avec le collationnement des cartes topographiques qui, très heureusement pour nous, couvrent notre zone en partie à 1/50 000 (1). Ces dernières, avec les précautions à observer pour ce qui est des transcriptions, fournissent à la fois des toponymes, des « images topographiques » à rapprocher des images photographiques, et bien évidemment le fonds topographique de précision indispensable (photo 7). La comparaison des différentes éditions peut être instructive (2). On peut, en couplant ces cartes avec les cartes pédologiques, envisager de comparer les établissements repérés aux types de sols (cultivables, inondés, érodés) et aux types de végétation (GAVAUD *et al.*, 1975).

4° Enfin, nous rassemblons en un paragraphe des « procédés » ou des « indices » assez hétéroclites mais non négligeables, indices qui sont rentables lorsque le terrain, les ethnies ou la langue sont assez connus et lorsque le chercheur lui-même est connu comme « s'intéressant à telle et telle chose ».

Si les techniques précédentes sont une stratégie et draguent le terrain dans sa totalité mais avec

un filet à grosses mailles — qui peut ramener quand même de belles prises — les dernières utilisations tactiques des indices sont autant de coup de foëne dans des coins propices, mais parfois vides...

Les coins propices, c'étaient les plaques de sol nu stérile et durci rappelant le site de Tsanaga II (MARLIAC, 1975), les berges de couleur rougeâtre visibles de loin (tessons de poterie), les coupes assez importantes soit sur le cordon dunaire, soit au long des rivières principales. C'étaient aussi les paroles d'un informateur, souvent occasionnel, à la pause de midi ou au cours d'une discussion du soir, les souvenirs d'un technicien ou d'un missionnaire ou encore les observations d'un collègue pédologue ou géographe...

- poterie dans le cordon dunaire à Pétté (3);
- poterie en deçà du cordon dunaire à Balda;
- objets polis à Waza, au-delà du cordon dunaire (4);
- armatures de flèches à Viri (5).

5° La difficulté réside dans le poids très différent des divers indices recueillis et dans l'obligation où se trouve le chercheur de les « croiser » tous. La valeur du terme *jiddel*, par exemple (cf. *infra*) comme indice archéologique est bornée par son utilisation toujours actuelle (6). Le terme Ndjidda s'emploie aussi comme nom propre « trompe la mort » (cf. *infra*). Il est donc impératif, après repérage sur carte, par exemple, de vérifier sur le terrain *la nature du site* (morphologie, présence d'objets, relation au village actuel).

L'utilisation du même terme peut être profitable dans une zone apparemment vierge (pas de photos, pas d'enquête) si l'on pose la question directement et en exposant les objets recherchés :

« *djiddel keede don haa wuro Do naa ? Keede boyma boyma ?* »

Y a-t-il une poubelle à tessons dans ce village ?

De tessons très anciens ?

Une telle question peut rencontrer une opposition dans la mesure où certains objets sont craints ou recherchés, opposition traduite par la réponse « *woodaa* » (il n'y a rien) par exemple dans la région de Viri (7).

(1) Documents topographiques IGN à 1/50 000 NC 33 XV Maroua 1a, 1c, 1d, 1b ; XIV Maroua 3a, 3c, 3d, 4c, 3b ; Mokoto 4b, 2d, 2b, 2c, 4a, 2a, 4c-d ; XXI Mora 1b, 1a ; XX Mora 1a bis.

(2) En particulier à 1/200 000<sup>e</sup> les éditions 1973 et 1968.

(3) P. FRITSCH et nous-même en 1975.

(4) P. M. VINCENT, comm. personnelle.

(5) Comm. personnelle du R. P. CANELLE, Garoua.

(6) Com. personnelle du R. P. JAOUEN, Maroua.

(7) Comm. personnelle du R. P. CANELLE, Garoua.

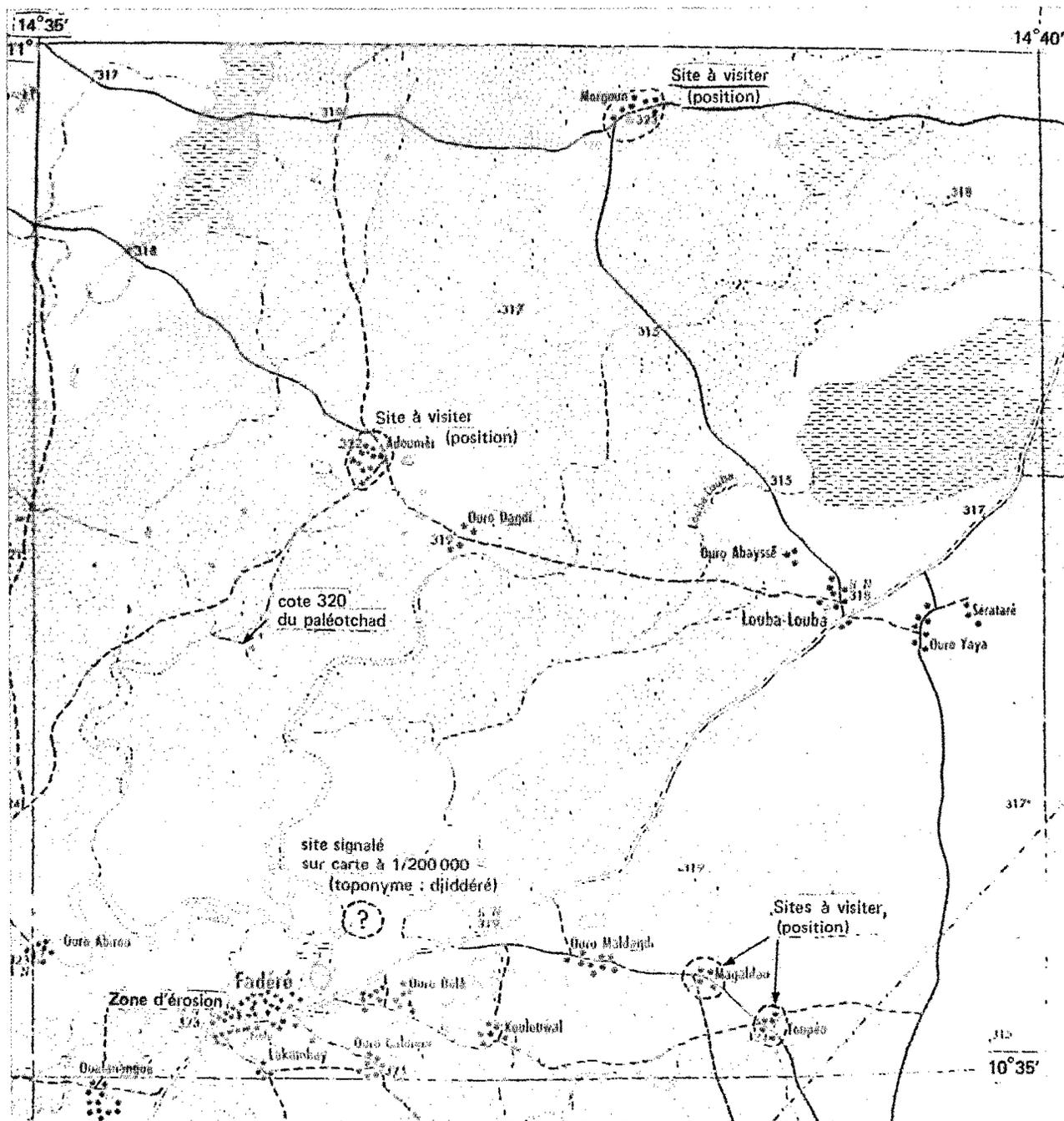


Photo 7. Lecture d'une partie de la carte à 1/50 000 IGN Maroua NC 33 XV, 4c (édition 1965). La comparaison avec une vieille édition à 1/200 000 montre qu'un toponyme pertinent pour notre propos (djiddéré) et figuré sur cette édition (1968) a disparu de la feuille à 1/50 000 Maroua 4c ici représentée en partie et de la carte à 1/200 000 édition 1973.

## VI. Résultats provisoires

L'aboutissement de ces efforts, que nous entendons poursuivre encore plus systématiquement (1) est intéressant, même si beaucoup d'images de l'examen photo sont à vérifier sur différents exemples et si l'essai d'interprétation de la toponymie est à poursuivre avec un appui linguistique, en particulier sur les langues tchadiques.

Si, comme l'indique le titre de cet article, les sites néolithiques et postnéolithiques constituaient le premier but de la campagne, les deux extrémités de cette période nous intéressaient aussi, et particulièrement dans la séquence Néolithique-Postnéolithique-(Fer)-Actuel, le premier terme qui reste encore mal connu dans cette région.

En réalité, la prospection livre des sites dont on ne sait pas s'ils débordent sur l'Actuel ou s'ils sont (parfois en même temps) au-dessus de sites néolithiques. En quelque sorte, on pointe des sites catalogués (cf. plus loin) à « l'Age du fer » mais dans l'incertitude où nous sommes encore des cultures préhistoriques de la région on ne sait où sont les limites de cet Age du fer. On nomme ce que l'on cherche et trouve avant d'avoir pu vraiment le définir par l'analyse... Mais, dans une zone mal connue, on ne peut procéder autrement qu'en découvrant de grands groupes à l'intérieur desquels l'étude opérera des reclassements.

1° La carte jointe représentant la partie Nord et Centrale du département du Diamaré fournit l'état actuel des recherches. C'est sur cette région que se sont concentrés nos efforts. Les habitats découverts sont de deux types, d'après leur image photographique aérienne et d'après les premières vérifications :

— *des buttes hautes*, coniques ou allongées, habitées actuellement ou désertes, visibles à 1/50 000 et bien mieux encore à 1/20 000. Certaines sont entourées de fosses évoluant vers des fossés ou morceaux de fossés alignés en cercle autour de la butte (photos 1 et 4). Type 1.

— *des buttes très légères* se confondant souvent avec des bourrelets de berge à peine visibles à 1/20 000 mais nettes sur le terrain (photo 2). Type 2.

Le premier type dispersé dans le paysage se rencontre plutôt dans la partie Est de la carte, dans un milieu très plat et marécageux de part et d'autre du cordon dunaire Limani-Yagoua (cote 320) représentant un ou plusieurs stades transgressifs

du paléotchad, le dernier stade, à cette cote, est provisoirement daté d'environ 5000 BC.

La partie « transdunaire » (2), appelée « yaérés », est inondée pendant plusieurs mois. C'est une savane à très faible dénivelée où dominent *hyparrhenia* et *Veliveria nigritiana*.

La partie « cisdunaire » est, malgré son aspect moins plan, encombrée de zones inondées par la défluence des mayos (Tsanaga, Boula, etc.) qui viennent buter sur le cordon et s'étalent en arrière de celui-ci et/ou parfois le franchissent pour se perdre dans les yaérés. Les grandes buttes se dispersent de part et d'autre du cordon avec cependant une nette préférence pour les parties inondées qu'elles parsèment jusqu'à la latitude 10°30' N environ.

Nettement visibles au sol, elles sont interprétables comme « constructions » liées à un milieu particulier. Les fossés circulaires les ceignant auraient eu la double fonction de source de matériau pour la construction et de protection contre des intrus et contre l'eau. Ces buttes sont semblables à ce qui fut découvert plus au Nord et rassemblé sous le terme « Sao » (LEBŒUF, 1962 et 1969).

Sans entrer dans la critique archéologique de la définition « Sao », nous pouvons noter que ce terme, au Diamaré, sert à désigner les « gens d'avant » et apparaît dans certains noms de lieux. En même temps que la recherche de ce mot, sous ses différents habits phonétiques (So, Sô, Saw, Sà, Sao, Sau...) nous avons utilisé, à la suite de notre enquête à Salak (fouille de Salak I, 1975) d'autres termes de fouldé (3) :

- jiddéré = poubelle ou dépotoir ;
- jiddel = (diminutif) = petit dépotoir ;
- njidda = (augmentatif) = grand dépotoir ;
- keeDe = tessons de poterie (sing : heedo) ;
- Yoolde = élévation de terrain dans la plaine.

Ceci a permis de localiser, dans la région Nord de Bogo (cf. carte 4) :

- Djiddéré Saoudjo = la poubelle du Sao ;
- Djiddel Balol = la poubelle de feuille de palmier doum ;
- Djiddel keede = la poubelle de tessons ;
- Djiddel = la poubelle ;
- Djiddel Assulay = la poubelle d'Assoulaye.

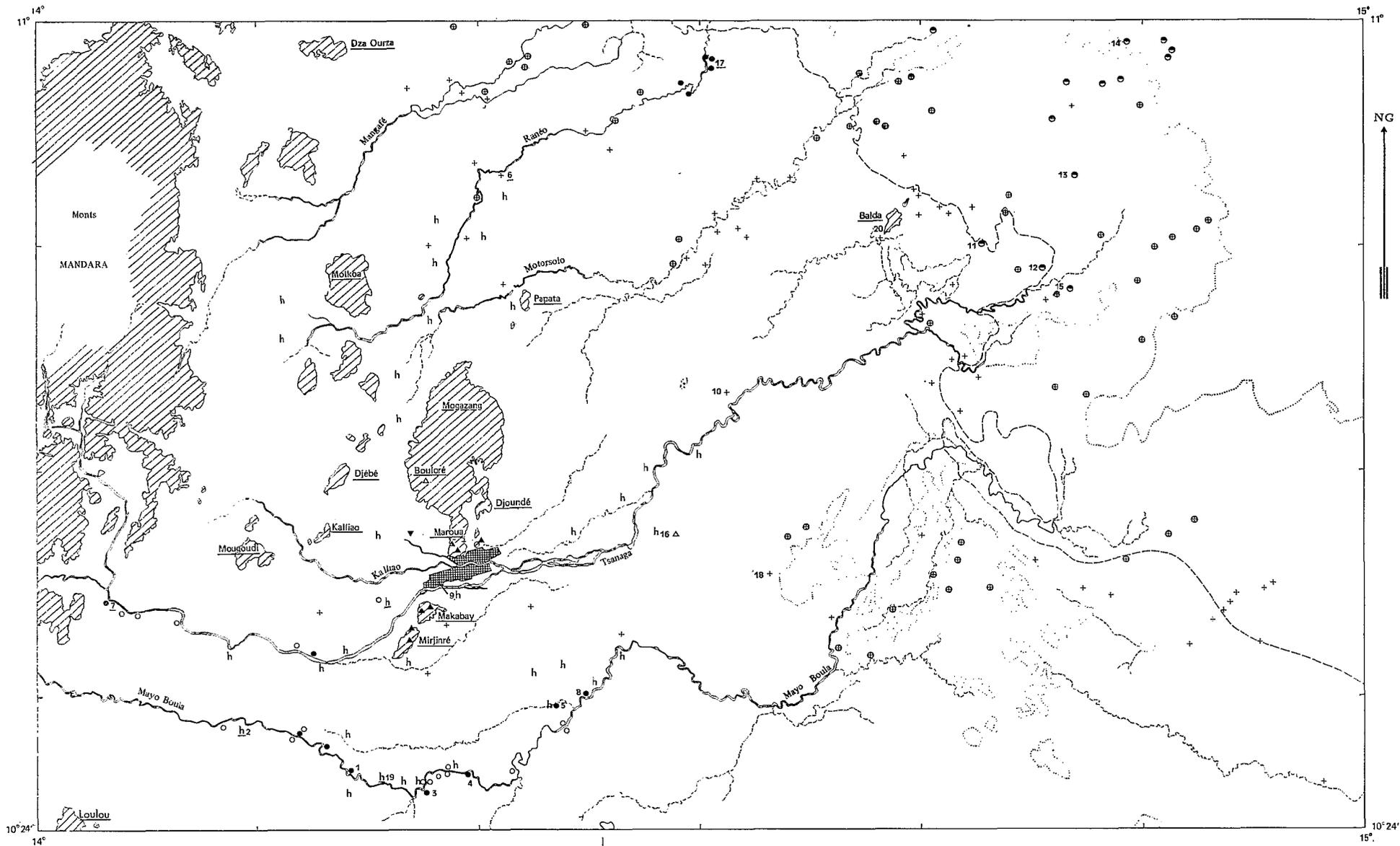
Au sud de Balaza, nous avons pu noter le village de Saou/Sawao.

Le site de Salak I se trouve dans le quartier « yoldéo » du village de Salak. Les graphies fournies

(1) Selon les moyens accordés en 1978 et 1979 par l'ONAREST, Inst. des Sciences Humaines, CERELTRA.

(2) En prenant pour centre de référence Maroua, préfecture du Diamaré.

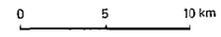
(3) Aidé en cela par les précisions grammaticales et lexicologiques du R. Père NOYE que nous tenons à remercier ici.



-  Reliefs au dessus de 500 m
-  Cordon dunaire de 320 m
-  Zones inondées
-  Lits intermittents ou fossiles
-  Ville de Maroua
-  Loulou massifs et inselbergs

-  buttes de type 1
-  buttes de type 2
-  + images photographiques à vérifier et toponymes
-  @ images de buttes à vérifier
-  h hardes
-  h objets lithiques en surface et/ou poterie et/ou ossements

-  ▲ ateliers de taille
-  △ objets lithiques épars
-  6 poteries



- SITES
- 1 – Salak I
  - 2 – Hardéo (Zongoya)
  - 3 – Yakang
  - 4 – Djapay
  - 5 – Nanikalou I
  - 6 – Mazanguy
  - 7 – Mowo
  - 8 – Nanikalou II
  - 9 – Tsanaga I, II
  - 10 – Sawao/Saoua
  - 11 – Djiddéré Balol
  - 12 – Djiddel
  - 13 – Djiddéré Saoudjo
  - 14 – Kayam
  - 15 – Djiddel Assoulay
  - 16 – Djoulgouf
  - 17 – Petté
  - 18 – Yoldéo
  - 19 – Salak II
  - 20 – Balda (Signalé)
- C F D T

par la carte IGN à 1/200 000 (feuille Maroua) sont défectueuses et donnent :

- Ndjidderé pour Djidderé ;
- Ndjiddel pour Djiddel ;
- Yoldéo pour Yoldewo ;
- Ndjiddel Kede pour Djiddel Keede.

Le deuxième type d'habitats mérite à peine le nom de « butte ». Sa détection est plus affaire d'enquête systématique et de prospection de terrain que de *survey* photographique, à moins de disposer de clichés à 1/10 000 ou 1/5 000 (rares et très localisés en général).

Ces buttes semblent concentrées au long des rivières qui traversent le département du Sud-Ouest vers l'Ouest-Est, principalement le long des mayos Tsanaga et Boula. Elles existent au pied des Mandara comme à proximité du cordon dunaire. Une prospection sur le mayo Louti, voie de passage entre le Diamaré et le bassin de la Bénoué, s'est révélée infructueuse. En revanche, Bidzar a fourni un site à poterie en place (1) et Mbafouni des haches-houes-herminettes taillées en surface (MARLIAC, 1978).

Ces buttes sont des surélévations sableuses légères, parsemées de tessons de poterie, abandonnées, parfois cultivées et parfois complètement dénudées. Elles peuvent être — en l'absence de fouilles vérificatrices — confondues avec des habitats subactuels récemment (?) abandonnés. Une typologie est présentement difficile à proposer, compte tenu aussi des autres indices archéologiques relevés au Diamaré. La majorité de ces sites, actuellement visités, sont entamés par les rivières (photo 2). L'une de ces buttes (Salak I) a été testée en 1975. Une fosse de 4×4 m fut conduite jusqu'aux niveaux stériles. Celle-ci — pour la partie sondée (1/150<sup>e</sup> de la butte, environ) n'a révélé aucune structure d'habitat, soit que les traces en soient devenues insaisissables, soit que le « carré fouillé » ne soit pas représentatif. Cependant, certaines dispositions des tessons de poterie en connexion, comme des résidus de piquets de bois et des lits gravillonnaires rougis suggèrent qu'il s'agit effectivement d'habitats successifs au-dessus d'une sépulture. Cette dernière se présentait sans appareil autre qu'un emballage général du corps dans une argile durcie ensuite et quelques cailloux; elle est pré-islamique : décubitus

replié, main coupée en connexion, orientation tête au Sud (photo 5).

L'opposition entre cette succession de lits sableux/sableux-gravillonnaires et, en contrebas de la butte, l'entassement de tessons de poterie dans une argile noire (la poubelle) semble aussi désigner ce lieu comme un habitat (2). Une datation C14 donne 1700 PC pour les couches supérieures (3) de la butte et nous attendons les dates TL pour l'ensemble de la butte, et C14 pour les couches inférieures. Si le jeu de datations est cohérent et confirme la première date, cette butte représenterait le peuplement ancien du Diamaré, peuplement sur lequel les populations actuelles locales ou voisines se sont constituées. Dans cette idée à un niveau de généralité donné, et avec une vérification par l'échantillonnage régional et fouilles, une enquête extensive sur les cultures actuelles de toute la région Bénoué-Niger-Logone serait nécessaire si l'on se remémore les multiples traditions qui dépeignent les migrations au Sud du lac Tchad.

D'autres indices, plus vagues, semblent à prendre en considération dans le programme de travail, même si le lien établi avec les semis d'habitats précédemment exposés paraît encore trop ténu.

1<sup>o</sup> Le milieu physique permet de poser — pour les derniers millénaires — un climat identique à l'actuel, avec une tendance à l'aridification (4) en allant vers l'Actuel. Ce climat induit une flore soudano-sahélienne avec des adaptations selon les milieux (inondés, montagnards), flore dont il ne reste, dans le Diamaré, que de faibles reliques. L'hypothèse d'un déboisement anthropique direct ou indirect n'est pas à rejeter (DAVID, 1973 et 1976). La tradition orale (5) comme les modifications du milieu physique s'accordent en effet pour décrire un paysage beaucoup plus boisé que l'actuel. La dégradation des sols et l'extension des sols stériles (GUIS, 1972), comme l'accélération de l'érosion linéaire sont peut-être dus à la disparition d'un couvert végétal protecteur. Feux de brousse, dessouchages, abattages pour les ovins en saison sèche, abattage pour les feux domestiques, surpâturages conduisant au tassement, défrichages et pratiques culturelles trop agressives sur certains sols légers ont pu imposer le paysage actuel, si l'on relie ces pratiques à la densité des sites subactuels et proto-historiques observés au Diamaré. Mais on ne peut,

(1) Recherche prévue en 1978-79.

(2) Publication du site : 1978-79.

(3) Gif. 3932 : 210±80 BP, sujet à caution à cause des animaux fouisseurs.

(4) Grosso modo depuis 2000/1500 A.C.

(5) Rapportée par nos informateurs guidar en 1973, 1974 et notée par N. DAVID (1976).

pour le moment, placer cette humanisation du paysage dans le temps. On peut penser qu'elle date de l'installation du mode de vie agricole-pastoral, plus ou moins concomitant de l'adoption d'outils de fer, mais aussi qu'elle est le résultat accumulé d'agressions variées, nombreuses et étalées dans le temps au cours d'une lente et constante dégradation du climat.

2° A ce jour, nous avons surtout relevé l'extension et l'intérêt de plaques de sols nus, stériles, sans arbres et avec très peu d'herbe, globalement appelés *hardé* par les habitants. Au sens commun, ce mot

désigne un endroit aplani, désert, assez stérile. Linguistiquement, *hardé* a la même racine (*har*) que *Karal* qui, au Diamaré, désigne *précisément* l'argile noire en terrain plat où l'on plante le *muskwaari* donc des terrains *fertiles* mais qui, en l'absence de sorgho restent presque nus (1). Leur extension est étonnante et a été l'objet de l'attention des pédologues dont l'opinion est partagée quant à leur origine anthropique pure (Guis, 1972; HUMBEL, 1965 et 1970). Notre intérêt naquit de la constatation que de tels sols sont souvent associés à des outils ou objets (poterie, débitage, objets façonnés) comme dans les sites répertoriés ci-après :

Hardé de	TSANAGA II	SALAK II	NANIKALOU II	ZONGOYA HARDÉO
Type d'occupation	ateliers de taille et poterie	objets taillés	objets bouchardés	objets bouchardés et débitage
Type de gisement	en place	surface	surface	surface

Ils sont souvent en position topographique haute par rapport aux vertisols (interfluves, glacis de piedmont). Ces premières remarques peuvent permettre de suggérer :

— qu'ils sont des lieux d'installation : lieux secs à proximité des terrains inondables, cultivables, stérilisés par le tassement volontaire et involontaire et par l'empilement des déchets de débitage et les tessons de poterie. Ce tassement serait efficace sur des sols à horizon A mince et pulvérulent facilement mobilisé par les déplacements fréquents, l'eau ou le vent... (HUMBEL et BARBERY, 1970 : 103);

— que les « ronds à centre arbustif » observés sur certains *hardé* (HUMBEL, 1965) et que l'on peut deviner sur des clichés aériens verticaux (2) seraient les « fantômes » de fonds de case. Cette idée n'est défendable que pour les *hardé* de petite dimension (50×50 m);

— que les grands *hardé*, plus difficilement attribuables à des installations — qui seraient alors des villages (*hardé* de Godola ou de Salak-Aéroport) — peuvent être vus comme des sols cultivés où l'horizon A léger, émietté par les cultures et déblayé par les pluies, aurait disparu, révélant

un niveau B massif planique impénétrable à l'eau et cependant fragile (Guis, 1972).

Ces hypothèses de travail ont conduit à rechercher aussi, par la toponymie, tous les terrains de ce type : villages nommés *hardéo*, par exemple.

3° Enfin, nous avons utilisé, au hasard de l'approfondissement de notre connaissance du terrain, certains toponymes :

- Ding ding (tupuri) = poterie et tesson de poterie;
- Wuro kaé (foulfouldé) = village des pierres;
- Kaéo (foulfouldé) = le lieu des cailloux;

et certains renseignements : sondage à Doubané (tupuri) : poterie sans date; collecte à Ili (tupuri, Tchad) : ateliers de taille ?

## VII. Hypothèses et projets

Si un premier résultat est cartographiable, beaucoup d'efforts sont encore nécessaires pour obtenir une typologie chronoculturelle et un essai d'interprétation évolutive de tous les témoignages recueillis. Ceux-ci, en outre, ne possèdent pas forcément des

(1) Le R. Père NOYE nous a aidé à préciser nos observations et intuitions :  
racine *har* = terre, terrain plat ;

*muskwaari* = sorgho repiqué ;

*Karal* = désignerait au Nigeria un « infertile soil » ce qui n'est absolument pas le cas au Diamaré.

(2) Cliché 11, Mission AE 201/125 représentant la zone où furent fouillés Tsanaga II e et b.

valeurs significatives égales. N. DAVID en 1973 et nous-même en 1977 (MARLIAC, 1978) avons tenté un tableau général de l'acquis actuel. Bien qu'ils constituent une source d'hypothèses raisonnables et d'orientations fécondes, ces bilans doivent être dépassés, désormais.

### 1° L'hypothèse « Sao ».

S'ils désignent les prédécesseurs des occupants actuels, les « Sao » sont bien utiles comme argument prospectif, même s'il faut tenir compte de l'impact de la scolarisation et du remplacement des légendes transmises par le savoir répandu par des manuels scolaires au contenu fort vague... Certaines choses demeurent, cependant, au Diamaré comme plus au sud vers Léré et la Bénoué, et plus au nord dans les massifs : toponymes : mayel sao (LEBŒUF, 1969 et LEBŒUF et LEBŒUF, 1977) et (cf. *supra* : Djiddéré Saoudjo); indices archéologiques non vérifiés : Bibémi (1); traits culturels : coutumes funéraires mundang, fali ou même Mukéléhé (GAUTHIER, 1963 et LEMBEZAT, 1950); traditions migratoires (LEMBEZAT, 1950).

Des hypothèses contradictoires peuvent s'extraire de ce pot-pourri de remarques et nous n'en ferons donc aucune. Nous préférons nous contenter de les citer, pour aiguïser l'appétit des équipes archéologiques et, en quelque sorte, placer nos projets dans le halo d'une légende...

2° Si les buttes de type I sont, de préférence, dans un certain paysage et de même morphologie, rien n'indique avant qu'elles soient fouillées, qu'elles correspondent à un peuplement nettement défini. L'alignement visible d'un certain nombre d'entre elles à la cote 320 (limite d'un paléochad fluctuant, marécageux ou, saisonnièrement inondé) et leur extension dans les zones inondées (yaérés) suggère cependant des établissements liés au milieu lacustre, migrant plus ou moins avec le recul des eaux. La réoccupation des lieux, ensuite, par des agropasteurs est tout à fait possible.

3° Propositions de recherche. L'ensemble exposé constituerait facilement le thème de recherche d'une équipe pluridisciplinaire. Il conviendrait alors de sérier les questions en fonction des possibilités et des premiers besoins :

— Poursuite du type de recherche inauguré en 1974-1975 et présenté ici :

- examen des photos aériennes;
- prospection de terrain et vérifications;
- recherches toponymiques (2).
- Échantillonnages sur tous les sites (flore) répertoriés :

- localisation exacte, description rapide (photo ou croquis) dans le paysage; morphologie du site; toponymie, légendes; traditions orales;

- prélèvement de tessons, objets lithiques ou de métal et divers (cupules, structures diverses) en surface.

- fouilles.

L'idéal serait de pouvoir choisir d'emblée les sites pertinents. Étant données les connaissances déjà élaborées au Cameroun du Nord (carte 2), des fouilles en transect répondraient aux impératifs exposés plus haut. Ce transect serait dirigé Nord-sud, Djiddéré Saoudjo et/ou Kayam, Saouo, Salak I (partiellement fouillé) et Tsanaga II (fouillé), Bidzar et Mouzgoy (?) sauf découvertes meilleures.

Si la connexion avec les recherches plus au Nord paraît ainsi géographiquement assurée, la connexion vers le sud semble plus difficile. Bidzar, placé sur la ligne de partage des deux bassins versants semble bien placé. Deux autres voies nous paraissent sujet à prospection serrée : la vallée du mayo Louti et la vallée des mayos Binder et Kébi qui raccordent notre région à la moyenne vallée de la Bénoué déjà prospectée.

- Analyses.

L'analyse typologique indispensable nous paraît devoir être complétée par une analyse technologique sur la poterie qui est actuellement le matériau le plus abondant à notre disposition (bien entendu, toute découverte de métal devra aussi être soumise à analyse, car l'introduction des métaux dans cette partie de l'Afrique Centrale pose des problèmes puisqu'elle paraît tardive).

On ne peut encore prétendre entreprendre des analyses approfondies sur des séries importantes mais on peut proposer quelques séries d'analyses comme première étape, soit pour orienter des recherches plus précises, soit comme argument infirmant ou confirmant les hypothèses chronoculturelles obtenues par la typologie.

- Types de recherches souhaitables :

- lames minces indurées : structures; minéralogie;

(1) Et, tout récemment Boula Ibi (réfection de l'axe routier Maroua-Garoua).

(2) Ce premier jeu de travaux implique des moyens qui, désormais, nous sont mesurés : moyens financiers et autorisations de recherche diverses... La réalisation d'un programme de recherche passe par la consistance et par la rapidité d'intervention des moyens alloués...

— photographie des lames (constitution d'un corpus comparatif);

— rayons X : minéralogie des parties fines; essai de quantification;

— chimie (spectrographie) : détermination des éléments majeurs; détermination de quelques éléments traces.

Un tel programme d'analyses entrepris avec les services scientifiques centraux de l'O.R.S.T.O.M. (géologie et Laboratoires communs) (1) peut être mené par échantillons de vingt lames par sites ou par composant culturel de sites pour une première approche.

### Conclusion

Le problème du rendement de la recherche archéologique se pose avec acuité dans une région où presque tout reste à découvrir (MARLIAC, 1973).

La prospection assure, surtout si elle est pluridisciplinaire et bien outillée matériellement, une quantité de sites au fur et à mesure de son développement. Elle fournit ainsi des matériaux en quantité et permet un choix judicieux si l'on veut organiser

une recherche sur thème. On peut envisager de la poursuivre, car toute découverte peut devenir un élément déterminant des connaissances. Il convient cependant de remarquer qu'elle consomme beaucoup de temps, pour des rendements parfois médiocres, et n'a pas aptitude pour répondre à des questions approfondies.

La recherche archéologique proprement dite (fouilles, analyses et synthèses) permet de répondre à des questions historiques, culturelles ou écologiques localisées dans le temps et dans l'espace, et offre la possibilité de parallélisation datée des séquences obtenues; enfin, elle projette ces réponses sur une étendue plus ou moins large.

En fait, un équilibre reste à déterminer en fonction des réponses obtenues (qualité et extension) et si l'on ne peut, avec de trop maigres équipes, préconiser des fouilles fines de longue durée on ne peut guère, non plus, passé un certain stade de « couverture » de la région, se priver de fouilles de qualité pour réorienter la recherche dans l'espace.

*Manuscrit déposé au Service des Publications de l'O.R.S.T.O.M. le 7 juin 1978.*

(1) J. F. PARROT, M. PINTA, que nous remercions ici de leurs conseils et orientations.

### BIBLIOGRAPHIE

- AITKEN (M. J.), 1974. — Physics and archaeology. Clarendon Press Oxford 2<sup>e</sup> ed., p. 85-134, et communication personnelle de G. VALLADAS (C.N.R.S., Centre des Faibles radioactivités).
- DAVID (N.), 1973. — The archaeological background of cameroonian history, in TARDITS (C.) (dir).
- DAVID (N.), 1976. — History of crops and peoples in North Cameroon to AD 1900, in HARLAN (J. R.), DEWET (J. M. J.), STEMLER (A. B. L.) (ed.). Origins of african plant domestication : 223-267. Mouton, the Hague.
- GABEL (C.), BENNETT (N. R.) (eds), 1967. — Reconstructing African culture history, Boston University Press.
- GAUTHIER (J. G.), 1963. — Contribution à l'histoire du Nord-Cameroun. Archéologie du Massif du Tinguélin (Bénoué). Bordeaux, FLSH, 165 p. *multigr.*
- GAUTHIER (J. G.), 1969. — Recherches archéologiques dans la vallée de la Bénoué. *Études et documents tchadiens*, mémoires 1, 165-178.
- GAVAUD (M.), RIEFFEL (J. M.) et MULLER (J.-P.), 1975. — Les sols de la vallée de la Bénoué. Étude à 1/25 000. 3 tomes multigraphiés et cartes. O.R.S.T.O.M., Yaoundé, 691 p.
- GUIS (R.), 1972. — Contribution à l'étude des sols « hardé » du Diamaré (Nord-Cameroun). IRAT, 180 p. *multigr.*
- HUMBEL (F. X.), 1964. — Étude des sols hardés de la région de Maroua. O.R.S.T.O.M., Yaoundé n° 146.
- HUMBEL (F. X.), 1965. — Étude des sols halomorphes du Nord-Cameroun. *Multigr.*, O.R.S.T.O.M., Yaoundé.
- HUMBEL (F. X.) et BARBERY (J.), 1970. — Notice explicative de la carte pédologique de reconnaissance à 1/200 000. Feuille Garoua. *Multigr.* O.R.S.T.O.M., Yaoundé, p. 188, 130 p.
- LEBEUF (J.-P.), 1962. — Archéologie tchadienne : les Sao du Cameroun et du Tchad. HERMANN, Paris, 147 p.
- LEBEUF (J.-P.), 1969. — Carte archéologique des abords du lac Tchad. C.N.R.S., 172 p.
- LEBEUF (J.-P.) et LEBEUF (A.), 1977. — Les arts des Sao. Chêne, Paris, 204 p.
- LEMBEZAT (B.), 1950. — Étude sur les païens du Nord-Cameroun. *Mém. IFAN*, Cameroun n° 3, série Populations.

- MARLIAC (A.), 1972. — Prospection archéologique au Cameroun septentrional. *West Afric. Jour. of Archaeol.*, IV : 83-92.
- MARLIAC (A.), 1973. — Prospection archéologique au Cameroun. *Cah. O.R.S.T.O.M., sér. Sci. hum.*, vol. X, n° 1 : 47-114.
- MARLIAC (A.), 1973. — L'état des connaissances sur le paléolithique et le néolithique du Cameroun, in TARDITS (C.) (dir), 1973.
- MARLIAC (A.), 1975. — Contribution à l'étude de la pré-histoire au Cameroun septentrional. O.R.S.T.O.M., *Travaux et documents* n° 43 (2<sup>e</sup> partie).
- MARLIAC (A.), 1978. — Archéologie et histoire au Cameroun. *Archeologia* 16 p., 3 cartes (sous presse).
- MARLIAC (A.), 1979. — Histoire, archéologie et ethnologie dans les pays en voie de développement. *Cah. O.R.S.T.O.M., sér. Sci. hum.*, vol. XV, n° 4, 7 p.
- MARLIAC (A.) et GAVAUD (M.), 1975. — Premiers éléments d'une séquence paléolithique au Cameroun septentrional. *Bull. ASEQUA*, n° 46 : 53-66.
- MARTIN (D.), 1963. — Carte pédologique du Nord-Cameroun. Feuille Kaélé (1/100 000). Notice, 101 p., O.R.S.T.O.M.-IRCAM, Yaoundé.
- NOYE (D. Rév. P.), 1970. — Cours pratique de langue peul (fulfuldé du Nord-Cameroun). 2 tomes, 144 p. *multigr.* Mission catholique de Maroua.
- QUECHON (G.), 1974. — Un site protohistorique de Maroua, Nord-Cameroun. *Cah. O.R.S.T.O.M., sér. Sci. hum.*, vol. XI, n° 2 : 3-46.
- SEGALEN (P.), 1962. — Carte pédologique du Nord-Cameroun à 1/100 000. Feuille Maroua. Notice, 67 p., 3 cart. O.R.S.T.O.M.-IRCAM, Yaoundé.
- TARDITS (C.) (dir.), 1973. — Contribution de l'ethnologie à l'histoire des civilisations du Cameroun. Colloque International du C.N.R.S. (sous presse).